

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 45

Artikel: Barbes et barbiers
Autor: Black
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment commença, mais bientôt une tempête affreuse assaillit la flotte. L'armée n'avait plus que trois jours de vivres, le gros temps ne faisait que s'accroître, les transports chassaient sur leurs ancres, voyaient se briser leurs amarres, et coupaient eux-mêmes leurs câbles pour gagner le large. La situation était affreuse. Mais la marine et l'administration qui se trouvaient à bord des transports n'étaient pénétrés que de la cruelle pensée de laisser l'armée de terre sans approvisionnements et sans vivres. L'intendant général ordonna de jeter à la mer une grande quantité de ballots de subsistances, de tonneaux de vin et d'eau-de-vie, etc., etc., pour que la lame et le vent qui poussaient à la côte les fissent arriver à la troupe. Et l'on vit bientôt la mer vomir les colis sur la plage, où les soldats s'empressaient de les recueillir. Ces colis avaient été munis d'avance d'une triple enveloppe imperméable. — L'armée suffisamment pourvue continua à se porter en avant. Le 30, les troupes françaises couronnaient les hauteurs qui dominaient le fort de l'empereur. La tranchée avait été ouverte la nuit précédente. Tout fut prêt le 4 juillet, avant le jour; une fusée donna le signal et le feu commença. Pendant trois heures l'ennemi répondit avec vivacité. A 8 heures, le feu du fort était éteint, l'ordre de battre en brèche venait d'être donné, lorsque tout à coup une explosion épouvantable fit disparaître une partie du château. Des pierres furent lancées dans toutes les directions, mais sans qu'il en résulta de graves accidents.

Le général Hurel commandant la tranchée ne perdit pas un moment pour franchir l'espace qui séparait ses troupes du fort et pour les y établir au milieu des décombres.

Pendant ce temps, la flotte ne restait pas oisive. L'amiral Duperré était arrivé devant Alger avec 36 bâtiments et attaquait vigoureusement les forts et les batteries de la ville.

Ainsi pris entre deux feux, le dey vit que tout espoir était perdu. Il demanda la cessation des hostilités, offrant d'indemniser la France pour les frais de la guerre. Tous les forts furent remis, une convention fut signée, les troupes françaises entrèrent dans Alger, où leur drapeau flotta bientôt sur tous les édifices publics.

Le dey alla se réfugier à Naples qu'il avait choisi pour sa retraite.

Au nombre des chrétiens dont on avait brisé les chaînes, se trouvaient les malheureux naufragés de deux bricks échoués à la côte un mois auparavant. Ils étaient au nombre de 89, et furent délivrés par les officiers et marins de l'armée navale, qui étaient entrés les premiers dans la ville.

Barbes et Barbiers.

En me faisant raser l'autre jour, et pendant le temps d'immobilité absolue qu'exige cette opération, je ne sais pour quelle raison le souvenir des divers moments de ma vie, passés chez les coiffeurs, me revint soudainement à la mémoire.

Je me revis encore gamin, serrant mon argent dans la main droite et venant timidement me faire couper les cheveux. Le magasin du coiffeur, avec son petit salon, ses tableaux-réclame, et par dessus tout sa bonne odeur de parfumerie, avait alors pour moi quelque chose de solennel et de somptueux. Cela tenait à la fois de l'église et du théâtre. Le coiffeur, lui-même, le peigne planté dans les cheveux, armé de ses longs ciseaux qu'il faisait sonner à mes oreilles, avait des faux airs de sacrificeur, illusion complétée encore par le long peignoir blanc dont on m'avait affublé pour l'opération.

Plus tard, à l'âge de 16 ou 17 ans, à l'époque de cette première barbe légère qui tient de la plume et du poil, la visite au coiffeur était pour moi une profonde satisfaction d'amour-propre. Comme c'était bon alors de se faire raser, comme cela vous posait en homme et que vos amis de la veille, moins favorisés sous le rapport capillaire, vous paraissaient jeunets et misérables !

Et maintenant, de toutes les petites servitudes imposées au sexe masculin par la civilisation moderne, une de celles qui revient le plus souvent est sans contredit l'obligation de se faire faire la barbe. Les heureux mortels possesseurs d'une barbe de couleur assez homogène, pour pouvoir la laisser pousser tout à son aise, ne connaissent vraiment pas tout leur bonheur et je suis bien persuadé que la plus jolie moitié du genre humain ne se doute absolument pas des sacrifices de temps que coûte à son propriétaire un menton toujours strictement rasé de près.

Ce que les stations interminables et obligatoires dans les magasins encombrés des coiffeurs, ont déjà fait manquer de trains, de bateaux à vapeur, de rendez-vous d'affaires aux malheureux assez maladroits pour ne pas savoir se raser eux-mêmes est incalculable. Il y aurait là, je crois, une statistique édifiante à faire et qui aurait peut-être pour excellent résultat de décider le sexe fort à laisser pousser son système capillaire en toute liberté, fut-il multicolore ou hérissé comme une palissade.

Que de rages contenues, que de colères sourdes, que de douleurs muettes ont déjà été causées par cette inexorable obligation.

De quel découragement amer est pris le malheureux client qui, pressé par l'heure du train, trouve le magasin de son barbier rempli ! Comme le genre humain apparaît alors à cet infortuné sous son plus vilain côté. — Les deux heureux du fond, carrément installés aux fauteuils, la serviette au menton, les joues barbouillées de savon, lui font l'effet de deux gros bébés, bien bêtes, et les mentons barbus qui l'entourent, attendant philosophiquement leur tour, ont des airs résignés qui lui donnent sur les nerfs.

Mais le moment du paroxysme de sa rage c'est lorsque, croyant son tour arrivé, il se précipite dans l'arrière-boutique et qu'il s'aperçoit avec horreur que son prédécesseur se fait encore couper

les cheveux ! Comme cette opération durera encore dix bonnes minutes, l'infortuné barbu n'a pas d'autres ressources que de décamper tel quel à la gare et d'y arriver juste à temps pour voir passer le train ou tomber dans un wagon de gens correctement rasés qui s'acharneront à considérer son menton hérissé avec des airs de supériorité dédaigneuse.

Il faut pourtant savoir convenir que la visite au barbier ne se fait pas toujours dans des circonstances aussi tragiques. Il y a même certains dimanches matins, quand on n'est pas pressé, où elle ne manque pas d'un charme particulier. Le magasin a vraiment alors quelque chose de riant. On y lit les journaux du jour, on y entend les petits cancons de la veille, et puis on sort de là remis à neuf, le menton velouté comme une pêche, les cheveux fleurant l'eau de quinine, avec des idées de conquêtes faciles, de ravages de cœurs que la réalité froide ne se hâte que trop, hélas, de dissiper.

Une petite compensation à tous les ennuis que cause la barbe à ses propriétaires est peut-être à trouver dans cette fameuse phrase de Molière :

« Du côté de la barbe est la toute puissance. »

Malheureusement, cette affirmation serait, je crois, bien sujette à discussion de nos jours, et je crois que dans un grand nombre de ménages les rênes de la communauté ne sont pas toujours tenues par le mari, fut-il barbu comme un sapeur.

Est-ce un des résultats de l'émancipation de la femme, est-ce une diminution d'énergie des maris ? voilà une question que je ne saurais approfondir, et comme, en somme, dans ces ménages anormaux tout semble marcher à merveille, je me consolerais en pensant que cet état de choses est probablement une des surprises que nous réserve l'avenir, gros de bouleversements sociaux de tous genres.

Que les femmes soient destinées à avoir la « toute puissance » dans l'avenir, passe encore, mais j'avoue qu'une de mes terreurs bleues est que, comme conséquence, elles soient aussi destinées à porter la barbe.

Je me souviens encore avec un frisson dans le dos, d'une jeune personne, assez bien du reste, qui, ornée d'un *bock* splendide, en servait d'autres aux consommateurs de je ne sais plus quelle brasserie de la ville. L'aspect de la longue barbe de cette jeune personne m'avait littéralement glacé et je m'en fus en laissant ma chope aux trois quarts pleine. Le cœur cesse de battre à la pensée que cette horrible exception pourrait devenir la règle.

Donc, Mesdames, renoncez plutôt un peu à cette autorité à laquelle vous tenez tant, afin d'éviter tout risque même d'une pareille calamité.

C'est dans l'espoir que ce conseil ne sera pas perdu et que la barbe continuera à être, jusqu'à la fin du monde, l'apanage du sexe fort, que je termine mon article, en souhaitant de n'avoir pas trop rasé..... mes lecteurs.

BLACK.

Lo larro et la vatse.

Quand l'est qu'on s'ein va pè la faire
Faut tsouyi dè ne pas tant bâire,
Ni dè restâ trâo grantenet
A pedzi pè lo cabaret;
Kâ s'on vo robâvè 'na bête
(Et lè larrès s'ein font 'na fête)
N'est pas de que l'aussè l'esprit
Dè la *Baliza* 'à Marc Henri.

Marc Henri, que volliâvè veindrè
Onna vatse, avâi du sè reindrè
A la faire; mâ sein lo pas
Que cauquon la lâi martchandâ.
Adon ye va bâirè quartetta
Et la laissè tota soletta
Que dévant. On crouïo lulu
Que veillivè l'individu
Et que lo vâi que n'a pas presse
Dè s'ein allâ, que fâ la résse,
S'ein va détatsi lo lincou,
Grattè la vatse su lo cou,
Lâi baille à letsi, la caresse,
Et part sein bailli se n'adresse.
La bête ne dit rein dâo tot
Et lo sâi sein pipâ lo mot,
Conteinta d'allâ sè reduire.
Mâ, lo voleu, lo crouïo sire,
Laiassè bintout lo grand tsemin
Et preind pè lo bou, lo ravin,
Po sè catsi, que nion ne satse
Yô l'étâi z'u avoué la vatse.
Mè peïnsò que volliâve allâ
Tâtsi dè la veindre outra pâ.
Mâ tot, âo fin fond de 'na couûta
L'édhie arrètè la tsaravouûta,
Et cein fâ djurâ lo galé
Que dâi portant passâ delé.
Lo coo que n'étâi pas tant niousse,
Vâi dè suite que se recousse
Sè tsaussès, cein ne sert dè rein,
Que va étrè tot depourent.
Adon ye trait vito sè bottès
Et doute assebin sè culottès,
Que sè z'haillons restéyont set;
Fâ dè tot cein on gros paquiet,
Et met cll'espèce dè valiza
Su lè cornès dè la Baliza;
Poui vâo décheindre à pi dè tsau
Avoué la vatse dein lo rio.
Mâ harte-lâ ! La pourra bête
Que tot cé miquemaque eimbéte,
Ne sè tsau pas dè travaissâ
Sein pont, ni lan. Le lo dit pas;
Mâ à l'avi que lo pandoure
Que sè crâi que le va bin dzoure,
La vâo teri pè lo lincou,
La vatse dzelhie, lâi fâ : *mou !*
Et de 'na forta dzevatâie
Le lâi fâ fèrè 'na tricliâie;
Et tandi que noutron coco
Vouaffè, barbottè coum'on bot,